

Jane Owens, étagiste, m'apprend que...



Françoise Giroud en Amérique (6)

Quand Françoise Giroud est arrivée à New-York (voir *ELLE* depuis le n° 362), l'Amérique était en pleine fièvre électorale. Elle a pu vous donner ainsi l'opinion de la servante du « drug-store » sur la politique et aussi sur le bonheur. Puis elle vous a fait pénétrer dans l'intimité d'une famille d'« Américains moyens ». Elle vous a révélé ensuite comment vivaient les employées des grands magasins, les étudiantes et les femmes d'affaires. Aujourd'hui elle vous présente Jane Owens, peintre, dessinatrice, sculptrice, étagiste et... heureuse.



Jean-Louis Berault, venu avec sa compagnie à New-York, a été multiplié (en plâtre) par Jane Owens pour les grands magasins Bonwit and Teller. Dans les différentes attitudes des « Enfants du Paradis », il a envahi les vitrines du magasin.

...les artistes
sont les plus gâtés des enfants
du paradis américain



New-York, décembre 1952

Jane Owens 33 ans,
peintre et sculptrice.

Jane Owens a 33 ans. Elle sort sans bas ; elle porte de préférence un vieux chandail noir un peu troué ; elle a appelé son chien Pablo à cause de Picasso ; il ne lui semble pas indispensable de passer une alliance au doigt d'un homme pour entretenir éventuellement avec lui les plus tendres relations.

Pourtant, elle est américaine, née à New-York, élevée à New-York par un père voyageur de commerce qui allait à la messe tous les dimanches et qui a fait de son fils un ingénieur, tandis que Jane devenait championne du monde de natation. Mais aujourd'hui Jane appartient à ce que nous appelons le « milieu Saint-Germain-des-Prés ». Son appartement est un atelier burlesque souillé de plâtre où elle sculpte, elle peint, elle dessine. Ses mains aux ongles ras sont rugueuses ; elle ne va jamais chez le coiffeur et plante de temps en temps un faux chignon sur sa tête. Quand je lui ai demandé où elle avait acheté son tailleur gris qu'elle porte avec négligence mais, beaucoup de chic, elle m'a répondu :

— Je l'ai vu chez deux copains qui ont un petit magasin... Il était très cher mais mes copains m'ont dit qu'ils me le laissaient à moitié prix si je le payais tout de suite parce que ce jour-là ils étaient fauchés et ils avaient envie d'une bouteille de whisky.

Vous voyez à peu près le style de Jane ? Il reste un petit détail : en sculptant et en peignant, Jane Owens gagne entre quatre et cinq cent mille francs par mois.

Il serait faux de prétendre que sa situation est très courante, mais

il n'y a pas d'exemple qu'une fille ou un garçon qui possède une ombre de talent dans le domaine artistique ne gagne très largement sa vie. C'est pourquoi lorsqu'à 20 ans on dit à papa : « Je veux devenir peintre (ou virtuose) », papa répond : « Mais comment donc ! » et amoncèle, très fier, à ses amis et relations que sa fille a un tempérament d'artiste.

En dépit d'une intense compétition, il n'y a pas de pays où le talent soit plus recherché et mieux rémunéré. Contrairement à ce que l'on croit généralement, ce n'est pas dans le domaine des affaires que l'Amérique offre des possibilités cent fois plus séduisantes que l'Europe. Là, la réussite se traduit évidemment par des bénéfices énormes mais un grand homme d'affaires ne vit pas, pour finir, beaucoup mieux qu'un paisible industriel français. Tandis qu'une jeune femme comme Jane Owens se débrouillerait péniblement à Paris.

Elle n'a pas de génie ; elle a un bon talent qu'elle a cultivé pendant six mois en suivant les cours d'une école spécialisée. Et puis elle est entrée dans la section « Étalages » d'un grand magasin. Elle y est restée deux ans, modelant des figurines, brossant des toiles de fond. Maintenant elle est indépendante et travaille chez elle : c'est-à-dire que les chefs des étalages de tous les grands magasins de New-York lui téléphonent régulièrement pour lui demander des idées, pour lui commander quelques-unes de ces figurines de plâtre qui ont fait sa réputation.

En ces semaines de Noël, elle est débordée. Les magasins parés, étincelants d'étoiles, de givre, d'anges multicolores, forment une guirlande de lumière et de joie qui s'enroule autour des rues.

(Suite page suivante.)

LES OREILLES DE L'ALCADE

(Suite de la page 45.)



— C'est demain que s'en va monsieur le licencié ?

— Non, mais est-ce que cela vous regarde ? En voilà une impertinence !

— Cela me regarde beaucoup au contraire ! Il faut bien que je surveille ces oreilles qui m'appartiennent.

Et l'homme, toujours drapé dans sa cape, disparut dans une ruelle, laissant Esquivel plongé dans un océan d'incertitude.

Le lendemain matin il se mit en route pour Cuico. A peine arrivé, il sortit rendre visite à un ami et au détour d'une rue il sentit une main se poser sur son épaulé. Don Diégo se retourna avec surprise et se trouva nez à nez avec sa victime de Potosi.

— Ne vous effrayez pas, monsieur le licencié. Je vois que vos oreilles sont toujours à leur place et je m'en réjouis.

Don Diégo en resta石化. Trois semaines plus tard notre voyageur arrivait à Guamanga et il venait de prendre possession de sa chambre, à l'auberge, lorsqu'il entendit frapper à sa porte.

— Qui est-ce ? demanda le juge.

— Béni soit le Seigneur, répondit-on du dehors.

— Béni soit son Saint Nom, Amen ! fit Don Diégo en ouvrant la porte.

Ni le spectre de Banquo au festin de Macbeth ni la statue du Commandeur dans la chambre du seigneur Don Juan ne leur causeront plus d'effroi que n'en ressentit l'alcade en se trouvant à l'improvisé devant l'homme qu'il avait fait flageller à Potosi.

Du calme, monsieur le licencié, vos oreilles sont-elles toujours intactes ? Bon, alors à bientôt.

La terreur et le remords privèrent Don Diégo de l'usage de la parole.

Il parvint enfin à Lima et, à sa première sortie, il se heurta à l'homme qui le hantait. Celui-ci ne lui laissa pas la parole mais lança vers ses oreilles un regard éloquent. Il n'y eut plus dès lors moyen de l'éviter. Aussi bien au temple qu'à la promenade il était devenu l'ombre de l'alcade, son cauchemar incessant.

C'est ainsi qu'arriva l'anniversaire de la scène de la prison.

Il était dix heures du soir et Esquivel, certain que toutes les portes étaient bien fermées, écrivait sa correspondance, assis confortablement dans un grand fauteuil, à la lueur d'une lanterne languissante. Tout à coup un homme sauta de la fenêtre de la chambre voisine et deux bras nerveux immobilisèrent Esquivel. Un baillon étouffa ses cris et des cordes solides le ligotèrent sur son fauteuil.

L'Hidalgo de Potosi était devant lui et un poignard acéré luisait dans sa main :

— Monsieur l'alcade, aujourd'hui prend fin le défi d'un an et je viens récupérer mon honneur.

Puis, avec une tranquillité sauve, il trancha les oreilles du malheureux licencié.

Don Cristobal de Agüero parvint à atteindre l'Espagne et à déjouer ainsi les poursuites du Vice-Roi, le marquis de Mondéjar.

Il sollicita une audience de Charles-Quint, le fut juge de sa cause et obtint, outre son pardon, le grade de capitaine dans un régiment qui s'organisait alors au Mexique.

Le licencié mourut un mois après l'aventure, non pas de sa blessure mais de la peur qu'il avait du ridicule et de s'entendre désigner comme l'alcade-sans-oreilles.

R. P.

FRANÇOISE GIROUD EN AMÉRIQUE

(Suite de la page 48.)

Cette commercialisation rapide du talent n'asphyxie-t-elle pas l'inspiration, n'arête-t-elle pas la créativité, n'épuise-t-elle pas les sources mystérieuses de la création ? Crée-t-on dans le confort, la sérénité et la sécurité ?

J'ai vu Jane plusieurs fois. Elle est plus exigeante que ses soeurs américaines quant à sa pâture littéraire ; elle n'est nullement choquée de rencontrer dans la « section artistique » des grands magasins des jeunes dessinateurs un peu trop souples, un peu trop bien rasés, un peu trop célébataires ; elle est opposée par principe à tout ce qui peut porter atteinte à la liberté d'expression et refuse, comme la plupart de ses amis, de croire que son pays accepterait de suivre certains extrémistes sur ce terrain ; mais ce n'est ni une torture, ni une compliquée.

Peut-être est-ce justement ce qui lui manque pour que son talent prenne un véritable poids, ce poids de douleur, d'inquiétude, de drames réels ou imaginaires que l'on sent au fond des talents européens. Quand Jane a eu à le porter, elle s'est précipitée chez un psychanalyste. Elle a chassé les monstres, elle est délivrée.

« Mon compagnon pleurait de rire ! »

L'Amérique compte quelques très grands écrivains. Mais aucun peintre, aucun compositeur n'a produit une œuvre égale à celle de Hemingway, de Steinbeck, de Faulkner ou de Tennessee Williams dans les lettres.

Il est également troublant de voir réagir une salle théâtrale composée de gens d'esprit, au théâtre. J'ai assisté par exemple en compagnie de l'un des plus grands éditeurs de New-York — le Gaston Gallimard de la ville — à la représentation d'une pièce qui connaît ici un vif succès : « The Male Animal ». C'est une très bonne satire à la fois des « têtes d'œuf » et de ceux qui sont près à les prendre pour des espions parce que la Russie n'est pas seulement pour eux le pays de Staline mais aussi celui de Dostoevski.

En France, je passe pour être « bon public » et pour rire volontiers. Ici, quand une réplique ou un jeu de scène m'arrachait un sourire, mon compagnon pleurait de rire. Cet homme mûr, fin et relativement sceptique par profession avait brusquement 12 ans.

Le public américain a ceci d'extraordinaire : il est sympathique qu'il ne craint pas d'être dupé, qu'il n'a jamais honte d'être satisfait. Qu'il s'agisse de cet éditeur, de Jane Owens ou de l'homme de la rue, le spectateur juge d'abord en fonction du plaisir qu'il prend, et ne se demande pas si le spectacle auquel il assiste révèle avancer d'un pas la culture universelle. Mais il est très exigeant quant à la réalisation technique et c'est en partie ce qui fait le succès de la troupe de Jean-Louis Barrault. La perfection des décors, de la mise au point, du moindre détail, du moindre acteur a été droit au cœur des critiques et du public. On dit :

« C'est du bon travail... », comme le chef du département artistique d'un grand magasin m'a dit, en parlant de Jane : « Elle fait du bon travail... ».

Intellectuel mais sportif.

La-dessus, on ne peut pas se tromper. Tandis qu'à propos d'une œuvre maladroite ou mal représentée dans laquelle Paris découvrira peut-être une étoile plus précieuse et plus rare que la perfection matérielle, on est déconcerté, on préfère ne pas juger... et on renonce très vite à aller voir.

Pourtant il semble — à New-York du moins — qu'en dépit de la résistance, passive de la masse, et active d'un petit groupe de fanatiques, les notions européennes de culture et de connaissances générales se répandent. Près de Boston, à Cambridge, où se trouve l'université de Harvard, il est assez naturel évidemment que le ton des conversations soit sensiblement plus élevé. Mais c'est un autre genre de surprise qui vous attend.

J'ai dû là un soir chez un professeur très renommé, qui a écrit quelques livres d'histoire importants, Arthur Schlesinger Jr. Il est typiquement, intégralement, un intellectuel. Et comment se présente-t-il cet historien ? J'attendais un vénérable rêveur. C'est un homme de 35 ans, sportif, très bien payé, confortablement installé avec sa femme et ses enfants dans une jolie villa bâtie de livres mais aussi d'instruments ménagers perfectionnés ; il écrit régulièrement

dans un journal du soir à gros tirage des articles d'une haute tenue ; il a suivi toute la campagne électorale dans le train de Stevenson pour lequel il a écrit quelques discours ; il est actif, ardent, toujours embrayé sur la vie et sur l'histoire qui se fait tous les jours autant que sur celle qu'il enseigne.

Il a la qualité d'esprit d'un homme qui ne vit pas pour « faire de l'argent », mais il a la liberté d'esprit d'un homme qui en gagne assez pour ne pas s'en soucier, pour ne pas se sentir frustré, lui, le professeur, vis-à-vis du fabricant de conserves. Alors il n'est pas méprisant parce qu'il n'a pas lieu d'être amer. Il est solidaire de tous les Américains jusqu'au plus borné.

Tous ceux qui vivent d'une carrière artistique ou littéraire ne font qu'un rêve : élever le niveau intellectuel de leurs compatriotes, partager avec eux ce trésor qu'ils sont consciens de posséder, sans compromettre pour autant ce sens de l'action efficace qui fait la force de leur pays. A ce propos, la télévision n'est pas, comme on se plait à le dire, un instrument d'abrutissement collectif. Elle pourtant le devient mais dans la lutte entre la médiocrité et la qualité, il ne paraît pas impossible que la qualité l'emporte.

Je vous en parlerai la semaine prochaine en vous présentant Dorothy Mac Donald, secrétaire du vice-président de l'un des quatre grands réseaux de télévision qui couvrent l'Amérique.

(A suivre.)

LE NOËL DES LIVRES

(Suite de la page 11.)

POUR LES GRANDS ENFANTS :

DES LIVRES D'AVVENTURE (Arthaud), Serge Vaculic : *Béret rouge* (670 fr.) décrit la vie des parachutistes. H. Oberthür : *Mes éléphants du Tchad* (590 fr.) et Frison-Roche : *La Montagne aux écritures* (610 fr.) vous amènent en Afrique.

DES ŒUVRES DE QUALITE DANS DE BELLES EDITIONS (Flammarion). Légendes maritimes : Edouard Peisson, *L'Anneau des mers*, illustré par Hubert Aicardi (2.000 fr.). Histoires d'animaux : André Demaison, *Le Grand Livre des bêtes dites sauvages* (1.600 fr.).

DES POEMES : *Les Fleurs de la verte espérance* (Gründ, 975 fr.), 200 poèmes de Villon à Valéry, *Jeanne d'Arc*, de Péguy (N.R.F., 550 fr.), avec des illustrations en couleurs ravissantes de Nathalie Parain.

DES LIVRES SUR L'ART ET LES ARTISTES : *Une lignée de musiciens* : Bach et ses fils (Heures joyeuses, 400 fr.). Lulli (Gedalge, 825 fr.). *La Littérature et les écrivains, le Cinéma et les cinéastes*, abondamment illustrés de belles photographies et de reproductions (Nathan, 700 fr.).

DES PHOTOGRAPHIES : La montagne, dans *Cimes et merveilles*, magnifique album de Samivel (Arthaud, 1.640 fr.). Les paysages de France dans le 2^e volume de *La France, géographie et tourisme* (Larousse, 5.700 fr.). Les 2 volumes : 10.900 fr.

POUR VOS AMIS

Les dessins de Dufy, présentés par Maurice Gieure, 80 reproductions dans une reliure cartonnée avec fers spéciaux. Dans la même collection « Dessins des grands peintres » : Picasso, Degas, Léger, Matisse. Le volume, 450 fr. (Edit. des Deux-Mondes).

Debussy, par Heinrich Strobel ; la vie de l'illustre musicien. Edition sur vélin gothique. 540 fr. (Edit. Plon).

Le Chiffre sept, poèmes de Jean Cocteau, avec litho originale de Jean Cocteau, tirage limité, numéroté sur vélin Hollande. 750 fr. (Edit. Pierre Seghers).

Sur la pointe des pieds, hors-texte par Françoise Reiss, avec 65 photographies, pour les amateurs de ballets. 190 pages. 900 fr. (Edit. Revue Adam).

La vie secrète de Salvador Dalí, par

Salvator Dalí, 53 gravures illustrées et photos hors-texte, 310 pages, 990 fr. (Edit. La Table Ronde).

Un des grands classiques (Balzac, Baudelaire, Lamartine, Marivaux, etc.), relié en demi-basane avec fers spéciaux. Chaque volume, 1.110 francs. (Edit. Garnier).

Les Beaux Pays : l'Alsace, l'Anjou, l'Autriche, la Provence, la Vallée de la Loire, etc., avec des photographies et des textes d'auteurs connus. Le volume : 1.430 fr. (Edit. Arthaud).

Autres visages d'acteurs, par Thérèse Le Prat, 48 photos grand format, 1.500 fr. (Edit. Arts et Métiers).

Permanence du Cirque, texte de Pierre Mac Orlan et de nombreux auteurs spécialisés dans les questions du cirque, photos et illustrations en noir et en couleurs, d'après Chagall, Picasso, Rouault, etc. 116 pages, 1.600 fr. (Edit. Revue Neuf-La Hune).

Amandes vertes. Texte et dessins de Vertès, 900 pages. 200 illustrations, 1.800 fr. (Edit. Revue Adam).

Miniatures des premiers siècles du Moyen Age, 21 planches en couleurs avec une préface de Jean Porcher, 1.800 fr. et **Mosaïques byzantines en Italie**, 14 planches en couleurs, avec

une préface de Jean-Louis Vaudoyer, 2.250 fr. (Edit. Plon).

Sanctuaires d'Italie : 136 reproductions en héliogravure. Dans la même collection *Cloîtres et Abbayes de France, Cathédrales d'Espagne, Cathédrales de France*, le volume, 2.500 fr. (Edit. des Deux-Mondes).

Cinquante ans d'histoire, de 1900 à 1950, par Lucien Genet, préface d'Edouard Herriot, et de très nombreuses photographies. 3 vol. luxueusement présentés dans un étui. Chaque volume, 3.200 fr. (Edit. Tallandier).

Chantefables et Chantefleurs, par Robert Desnos, à chanter sur n'importe quel air, illustré par Christiane Larari, tirage limité sur vélin blanc navarre, 3.500 fr. (Edit. Gründ).

Le cheval et l'image, par Jean de la Varende, eaux-fortes originales de Brayer, Collot Désirée, Touchagues ; pointes-sèches de Valentine Hugo pour la couverture, 4.950 francs (Edit. Le Fleuve éclatant).

Le Meuble léger français, 1 volume in-4^e, 324 photos, 280 planches, illustrations héliogravure en noir, 5.600 francs. (Edit. Hartmann-de-Nobele).

